

L'enseignement de l'allemand vu par l'utilisateur

Transcription de la table ronde du 23 mars

Animateur: M. Marcel SCHWANDER, correspondant du Tages-Anzeiger pour la Suisse romande, Lausanne.

Participants: M. Jean-Pascal DELAMURAZ, conseiller national, conseiller d'Etat, Lausanne; M. René RICHTERICH, directeur de l'Institut de linguistique appliquée de l'Université de Berne; M. Louis CASAS, industriel, Neuchâtel; M. Gilbert STÖCKLI, responsable de la formation du personnel des PTT, Lausanne; Melles, M.M. Arielle HAROUN, Mireille WAELTI, François GONZALES, François WILDI, élèves du Gymnase Belvédère, Lausanne.

En Suisse l'intérêt pour l'allemand passe par la défense du français

M.S.: M. DELAMURAZ, vous êtes l'auteur d'un important postulat de politique linguistique au Conseil national pour la défense du français. Etes-vous satisfait de la réponse du Conseil fédéral et des mesures entreprises?

J.-P.D.: C'est un petit miracle de constater que ce postulat, qui n'a pas la valeur impérative d'une motion, a été traité par le Conseil fédéral plus sérieusement que beaucoup de motions et qu'en l'espace de deux ans il y a déjà eu toute une série de prises de décisions concrètes concernant l'administration fédérale principalement. Du point de vue de l'esprit, des structures et des procédures, j'ai en tout cas la certitude que ce que nous avons demandé, le Conseil fédéral a la volonté de l'appliquer. Certes, la transformation au niveau des réalités profondes de l'administration prendra encore du temps. Il y a en effet presque un état d'esprit à changer. Cependant nous avons plus qu'un espoir. Le Conseil fédéral a la ferme volonté d'aller dans cette direction, qui était simplement de reconnaître aux minorités une juste place.

Des ponts entre les Suisses qui ne devraient pas être à sens unique

M.S.: Pour vous, la défense du français n'empêche pas la défense de l'allemand.

J.-P.D.: Surtout pas! Alors qu'il y a un certain nombre de spécialistes du fossé, qui en creusent quand il n'y en a point, je suis pour la construc-

tion de ponts sur ce fossé mais de ponts qui ne soient pas à sens unique. Il faut véritablement que les Suisses reprennent goût à la Suisse, qu'ils s'intéressent mieux les uns aux autres. Il se pourrait bien que ce double passage par-dessus les ponts et au-dessus des limites linguistiques soit une nécessité tout aussi grande dans le sens de la compréhension et de la perception de notre culture de langue française par nos compatriotes suisses alémaniques qu'inversement. La vieille thèse selon laquelle les Vaudois et les autres romands ont de la peine à apprendre l'allemand et que tous les Alémaniques savent le français sur le bout du doigt, il se pourrait qu'elle soit un peu moins vraie en 1983 qu'elle ne l'était il y a une ou deux générations.

Je suis convaincu que les échanges doivent être intensifiés dans tous les milieux possibles. Ce qui m'inquiète, c'est que le goût de la Suisse a diminué, en sorte que l'on ne ressent plus l'extraordinaire privilège qui est celui d'appartenir à un pays irrigué par quatre cultures, quatre courants linguistiques; et ce privilège, on est en train de le transformer en inconvénient, en handicap à cause de la non-communicabilité à l'intérieur du pays. Je suis convaincu qu'avec un peu d'imagination et de bonne volonté, il y a possibilité de faire des échanges scolaires. Je suis partisan, pour autant que l'on puisse en prendre le temps, d'un semestre passé dans une autre université.

La parole aux jeunes: L'allemand à l'Ecole

M.S.: Qu'est-ce que vous pensez de l'enseignement que vous recevez actuellement au gymnase?

A.H.: Maintenant, honnêtement, j'en suis satisfaite, même si on a extrêmement peu de temps, on a trois heures pour une semaine. Cela limite particulièrement les possibilités: une heure de grammaire, une heure de lecture et une heure pour diverses activités telles que les corrections.

M.S.: Est-ce que c'est une langue difficile, et est-ce que vous avez des difficultés?

M.W.: Moi, j'ai toujours été une élève assez nulle. Il me semble que j'ai été une victime de l'instruction allemande que l'on m'a donnée. Ce qui m'a beaucoup gêné, c'est que dans les premières années d'allemand on a fait un peu d'oral – «ouvrez la fenêtre, fermez la porte» – et après, on est parti dans la grammaire. Pour moi c'est resté quelque chose de très abstrait. Je n'arrivais pas à faire le lien entre la grammaire avec ses accusatifs où je me perdais complètement et la phrase allemande.

Mes parents sont suisses allemands, ce qui fait que j'aurais dû avoir de la facilité. Malgré cela, pour moi, cela a toujours été une impossibilité de parler, et pendant des années, j'ai détesté l'allemand. Quand on a commencé à faire des lectures plus intéressantes que celles du «Wir sprechen Deutsch», j'ai commencé un petit peu à m'intéresser, sans m'améliorer d'ailleurs, et maintenant j'ai du plaisir au cours d'allemand. Mais on n'a pas assez d'heures et ce qu'on pourrait faire d'intéressant est sabré par le programme que l'on a à faire.

Les lacunes de l'expression orale

M.S.: Est-ce que vous êtes capables de participer à une discussion en allemand?

F.W.: C'est peut-être une des choses que j'ai à reprocher à l'enseignement de l'allemand, c'est qu'il n'est pas assez axé sur la discussion. Dans mon milieu, tout en étant français, mes parents parlent parfois le suisse allemand.

De ce fait, j'ai tout de suite été mis en face des réalités et il m'aurait fallu pour aller parler chez mes parents éloignés savoir l'allemand, savoir le suisse allemand; or actuellement j'ai beaucoup de lacunes dans ma propre expression en allemand. Cela révèle d'ailleurs justement une des lacunes de l'enseignement de l'allemand. Au point de vue de la compréhension, il suffit d'avoir un vocabulaire et une grammaire tant soit peu structurée, comme on nous l'a enseignée. Mais pour l'expression, il faut une certaine pratique, et nous n'avons pas assez d'heures pour cela.

M.S.: Est-ce que vous avez l'impression que l'allemand vous servira à quelque chose?

F.G.: Je ne sais pas. En tout cas, il nous servira à descendre nos moyennes. C'est certain!

M.S.: On a l'impression que les quatre aimeraient des changements dans les méthodes.

La querelle des anciens et des modernes

F.W.: Je ne crois pas qu'il y ait des choses fondamentalement négatives. Il y a simplement un manque de certaines choses. La seule chose qu'il soit possible d'éliminer selon moi au niveau du gymnase, ce sont les littératures anciennes et le vieil allemand, au profit de thèmes à développer

et d'articles d'actualité sur lesquels on peut réfléchir et sur lesquels on aurait l'occasion de s'exprimer. Mon défaut, c'est le manque de pouvoir d'expression en allemand.

A.H.: Pour moi, c'est essentiel que l'on apprenne à connaître les textes anciens. Il faut commencer par la base, même si ce n'est pas quelque chose d'actuel.

M.W.: Je suis en section latin-grec, ce qui fait que la seule langue moderne que l'on a c'est l'allemand. On nage à longueur d'année dans des textes d'auteurs anciens. Cela ne me choque pas tellement qu'on voie des textes du 19^e. Les textes les plus reculés qu'on ait lus étaient du 19^e. On ne nage pas en plein archaïsme. Si on voulait aborder l'allemand comme une littérature strictement actuelle et si on ne voyait pas du tout ce qui s'est passé avant, on aurait de la peine à comprendre l'évolution de la pensée allemande. On voit bien cela en français où on prend la littérature depuis tout le début. Pourquoi ne ferait-on pas la même chose en allemand?

F.G.: En section scientifique, l'allemand c'est le vocabulaire de base qu'on bâche ou qu'on ne bâche pas, c'est des thèmes que l'on attend avec impatience pour essayer de les passer le plus vite, et à part ça, c'est rien l'allemand, ça n'intéresse personne.

Le point de vue d'un industriel

M.S.: Est-ce que pour vous l'enseignement doit être plutôt pratique ou plutôt littéraire?

L.C.: En tant qu'utilisateur, nous attendons des gens qu'on engage dans une entreprise qu'ils soient capables de se débrouiller en allemand dans des colloques, dans des séances de travail qui se tiennent de l'autre côté de la Sarine, dans des livres techniques, dans de la documentation, dans des offres qu'il faut faire aux clients étrangers, puisque nous vivons pour la plupart des entreprises de l'exportation il faut donc bien s'exprimer dans la langue de nos clients. Et là je dois dire que le Suisse romand n'est pas forcément quelqu'un de très habile dans la langue de Goethe. Nous avons beaucoup de difficultés, même au niveau des ingénieurs que l'on recrute en Suisse romande de trouver des gens qui sont capables de discuter en allemand et de participer activement à une discussion. Ceci est un vrai problème.

M.S.: Il vaudrait peut-être mieux discuter en anglais entre ingénieurs?

L.C.: C'est ce qui se passe, parce que je pense que la formation anglaise est beaucoup plus orientée vers la pratique et effectivement, aussi bien

les Suisses allemands que nous Romands, la langue dans laquelle nous nous comprenons tous, sur le plan technique, c'est l'anglais.

L'allemand pour le personnel des PTT en Suisse romande

M.S.: Et pour les PTT, est-ce que c'est aussi l'anglais?

G.S.: C'est pas l'anglais! Sur 53 000 agents des PTT, il y en a 10 000 qui travaillent en Suisse romande et on a exigé d'un tiers d'entre-eux des connaissances d'allemand; tout particulièrement des demoiselles qui se destinent à une carrière de téléphoniste ou de télégraphiste. Mais on exige également des connaissances d'allemand des jeunes gens qui sont engagés en vue d'assurer la relève des cadres. Or, la constatation que l'on fait pour chacune de ces catégories est identique, alors même que les exigences scolaires sont différentes (pour des téléphonistes, par exemple, on engage au niveau d'une école secondaire, pour un futur cadre ce sera au niveau du diplôme d'une Ecole de commerce ou d'un gymnase). Cette constatation, c'est que ces jeunes gens et ces jeunes filles, s'ils ont une bonne connaissance de la langue écrite, s'ils sont capables de subir nos tests de façon tout à fait correcte, sont absolument incapables d'exprimer quoi que ce soit oralement. Je nuancerais mon propos en disant qu'on constate une amélioration qualitative auprès des jeunes gens et des jeunes filles qui sortent d'un gymnase par rapport à tous les autres établissements scolaires, et une amélioration nette également auprès des élèves qui sortent des zones-pilote du canton de Vaud, où il semblerait que l'on mette davantage l'accent sur la langue parlée. Cette situation nous embarrasse fortement, parce qu'il est bien évident que ces jeunes gens et ces jeunes filles ont besoin, dans un premier temps, de la langue orale. Pour les téléphonistes, par définition, l'allemand écrit ne sert à rien, alors qu'une base grammaticale assez solide rendra service au futur cadre, dix ou quinze ans plus tard quand il occupera des positions importantes et qu'il sera appelé à consulter des directives qui lui parviennent de Berne, en allemand, bien entendu!

M.S.: Est-ce que vous constatez une certaine réticence à apprendre l'allemand chez les Vaudois?

G.S.: Oh, absolument nette! Et je dois dire que ce qui est le moins apprécié dans l'enseignement professionnel ce sont les heures d'allemand.

L'allemand une langue difficile ou plutôt un problème d'attitude?

M.S.: Les Romands rejettent fortement le Schwyzertütsch. Est-ce qu'il y a des critères esthétiques pour juger une langue?

R.R.: Je ne crois pas que l'on puisse prétendre qu'il y ait de belles ou de vilaines langues. C'est un problème d'attitude, de société, de culture. Le Suisse romand a vis-à-vis du suisse allemand ou de l'allemand une réaction négative, pour de nombreuses raisons historiques, et ce n'est pas dans la qualité intrinsèque d'une langue, dans les sons ou les structures syntaxiques de la langue qu'il faut chercher l'explication, mais dans les attitudes négatives, historiquement, sociologiquement, économiquement fondées. Toutes les langues sont belles ou toutes les langues sont vilaines. Cela dépend des relations qu'une communauté a avec une autre. Pourquoi les Suisses allemands apprennent en principe mieux le français? – Je crois que c'est avant tout parce qu'ils ont de l'attraction pour cette langue et la culture qu'elle représente.

M.S.: Mais est-ce qu'on peut dire qu'il y a des langues difficiles et des langues faciles à apprendre?

R.R.: Je ne crois pas qu'il existe des langues plus difficiles que d'autres. L'allemand n'est pas plus difficile à apprendre que le français ou que l'anglais. C'est de nouveau une question d'attitude de la personne vis-à-vis de la langue. Si elle a une attitude positive et favorable, elle l'apprendra tout aussi facilement que n'importe quelle langue. Or, l'attitude négative du Suisse romand face à l'allemand en fait une langue difficile.

Quel rôle jouent les méthodes dans l'apprentissage?

M.S.: Est-ce qu'il y a un accès plus facile avec des méthodes plus faciles?

R.R.: C'est un problème insoluble. Scientifiquement, on ne sait pas ce qu'est une langue. Il n'existe aucune description scientifique cohérente et rigoureuse d'une langue. Deuxièmement, on ne sait pas comment on apprend une langue. Il n'y a absolument aucune expérience, ni aucune théorie scientifique cohérente qui permet de rendre compte du phénomène de l'acquisition d'une langue. Par conséquent, soyons modestes. Il n'y a pas de méthode miracle, pas de matériel, pas de professeur, pas d'apprenant miracles. Pour conclure, j'aimerais encore ajouter ceci à vos débats: Tant qu'on définit des objectifs en termes de contenus, c'est-à-dire par un nombre de mots ou par des structures grammaticales à acquérir, on est bloqué. L'objectif de l'enseignement des langues, ce n'est pas d'enseigner seulement des contenus, c'est aussi, je dirais même, c'est sur-

tout développer des stratégies d'apprentissage qui permettent tout au long de sa vie de continuer d'apprendre. On n'apprend pas une langue en 4 mois ou en 3 ou 6 ans à raison de quelques heures hebdomadaires. Par conséquent, l'objectif fondamental c'est d'apprendre à apprendre une langue.

La notion de compétence de communication doit, elle aussi, être définie autrement qu'en termes de contenus. Communiquer, c'est être capable de faire face à l'imprévisible. Or, quand on définit des objectifs on veut tout prévoir. Je dirais, quant à moi, qu'il faut faire une pédagogie de l'imprévu. D'autre part, communiquer c'est négocier, c'est faire des compromis avec autrui, un phénomène dont on ne rend pas compte, non plus, lorsqu'on fait des catalogues d'actes de langage. Il faut donc, en plus, réaliser une pédagogie de la négociation.

L'allemand un danger pour les minorités?

M.S.: Les Romands craignent que l'apprentissage de l'allemand n'accroisse le processus de germanisation du pays. Ce danger existe-t-il vraiment?

J.-P.D.: Je ne crois pas que ce danger existe fondamentalement. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est perçu comme tel par un nombre considérable de nos concitoyens. Et je vois dans cette résistance romande atavique à la langue allemande, la volonté de défendre, pour une minorité, sa place au soleil. Ne pas défendre âprement sa langue (et on imagine que le meilleur moyen de le faire est de ne parler que cette langue, sans aucune concession à l'autre) entamerait le bastion. Nous vivons d'images d'Epinal. On prend moins d'intérêt au pèlerinage national; le «*va et découvre ton pays*» de l'ONST pendant la guerre est oublié. Nous nous connaissons mal et pratiquer l'allemand, c'est, pour un certain nombre de Romands, sacrifier à une certaine lourdeur, à une certaine épaisseur, à une certaine cécité, alors que nous avons le monopole d'une exquise urbanité et d'un art de vivre incomparable! Ces choses sont archi-fausse; elles devraient être corrigées, mais pour le moment, elles existent dans le cœur et dans l'esprit; elles nous conduisent à des archétypes simplistes, qui font ignorer la vie culturelle et artistique des villes suisses alémaniques et ignorer également l'audace de pensée des Suisses alémaniques. Alors que nous croyons avoir l'exclusivité de la fantaisie et de l'imagination, nous sommes souvent, par rapport à la pensée alémanique, d'authentiques orthodoxes. C'est une seconde raison qui rend le Suisse romand, hélas! rétif à l'apprentissage de la langue de Goethe et

de . . . Kurt Furgler! Une troisième raison est le fait douloureux de constater que, du côté alémanique, la perception du français est en voie de diminution. Le fait que l'on enregistre cette moindre perception de notre langue n'est pas non plus un facteur encourageant. On se dit qu'il y a mauvaise volonté, qu'il y a refus de comprendre du côté majoritaire. Dès lors on ne voit pas pourquoi on ferait un effort de notre côté. Un autre facteur enfin est l'écran de Schwyzertütsch. Les premières réponses que j'ai essuyées dans mes démarches un peu hésitantes en allemand, étaient ou bien en français ou en Schwyzertütsch, mais jamais en allemand. Comme les Romands sentent que pour un bon nombre de Suisses alémaniques le Hochdeutsch, le Schriftdeutsch est aussi une langue étrangère, on sent que la spontanéité de l'expression, ce qui devrait nous réunir, n'y est pas.

M.S.: Donc on peut dire aux Suisses alémaniques: apprenez le français, et les Romands vous suivront!

Université de Neuchâtel
Centre de linguistique appliquée
CH 2000 Neuchâtel

Transcription: Gérard MERKT